Coquillages savants ou coquillages marchands ?

Une expédition naturaliste au prisme du commerce mondial à Madagascar

Scholars shells or shellfish merchants ? A naturalist expedition through the prism of global trade in Madagascar

Christine Demmer

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tc/6622>

DOI : 10.4000/tc.6622

ISSN : 1952-420X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2012

Pagination : 164-181

ISBN : 978-2-7351-1534-1

ISSN : 0248-6016

Référence électronique

Christine Demmer, « Coquillages savants ou coquillages marchands ? », *Techniques & Culture* [En ligne], 59 | 2012, mis en ligne le 15 décembre 2015, consulté le 29 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/tc/6622> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tc.6622>

COQUILLAGES SAVANTS OU COQUILLAGES MARCHANDS ?

Une expédition naturaliste au prisme du commerce mondial à Madagascar

En 2010, dans la lignée de l'expédition « Santo 2006 » (Trichet, Leblic 2008), des naturalistes du Muséum national d'histoire naturelle de Paris ont organisé une mission d'inventaire et de découverte des compartiments négligés de la biodiversité marine à Madagascar¹. L'expédition *Atimo Vatae* (Grand Sud) a couvert deux zones : les côtes et les fonds marins de la région Anosy, au sud-est, et ceux de la région Androy, dans l'extrême sud de la Grande Île. Ce texte, en procédant à une analyse de situations, interroge la perception des objectifs de cet échantillonnage par les Malgaches du Grand Sud qui y ont été confrontés².

Une collecte comme une autre

Le propos se situe non pas du côté de la compréhension d'une *science* (de la taxonomie occidentale avec ses méthodes et ses objectifs de classification du vivant (voir Dumoulin, Faugère et Mauz dans ce numéro)) mais de celui de la signification d'une *pratique de collecte* de spécimens de la faune marine. En effet, les habitants de Lavanono, village de moins de 700 habitants (Figure 1), où s'implanta le second module d'exploration du milieu marin en juin 2010 (Figure 2), se demandèrent surtout à quoi allaient être destinés les coquillages ramassés ? Aussi, la situation étudiée s'apparente-t-elle à ce qu'Appadurai nomme « commodity context » (1986 : 15), réunissant en un même lieu des acteurs qui n'ont que

© ISHM - La Planète Revisitée - MNHN/PNI

Vue de Lavanono depuis le lodge
des naturalistes
(Fig. 1)

d'interactions, la conversion de leur valeur marchande en valeur que l'on peut nommer « cognitive » (devenant objets de connaissance) n'a pas eu lieu. Il semblerait que le constat de Jean et John Comaroff (2010a : 21) faisant remarquer que « les significations et les valeurs attribuées aux actes sont souvent concrétisées dans des objets qui incarnent leur puissance respective de façon plus convaincante et moins intrusive que les mots » se soit vérifié. Malgré les tentatives d'explications des finalités de la collecte, la rencontre s'est soldée, au mieux, par l'idée que l'expédition servirait à créer une aire marine protégée après identification d'espèces endémiques et rares *manankasina* (réputées), sinon par une incompréhension des objectifs des naturalistes. Cette dernière eu pour effet d'entraîner une suspicion sur leurs véritables intentions, pouvant se transformer, chez certaines personnes, en conviction d'être en présence d'une entreprise commerciale.

Localisation des événements
de récolte du 2^e module,
de mai à juin 2010
(Fig. 2)

© MNHN

peu de compréhension réciproque de ce que représentent les objets qui les lient dans l'interaction. Ici ces objets sont essentiellement des coquillages parce que –pour des raisons qui seront explicitées– ils ont focalisé l'attention des locaux et occulté les autres espèces collectées.

Pour les habitants de Lavanono et du sud dans son ensemble, les coquillages n'ont guère de valeur d'usage. Ce sont des choses qui circulent : après achat par des amateurs de passage et/ou des intermédiaires, ils sont revendus à des collectionneurs. Les coquillages prêts à partir pour l'Europe sont donc avant tout des objets *lafo* (valant de l'argent). Comme nous allons le voir, cette circulation marchande –Sud/Nord– constitua la matrice interprétative des collectes des naturalistes. Au terme des quelques semaines

Contrairement à ce qu'ont pu penser certains participants de l'expédition, les faibles taux et niveau de scolarisation (sous entendu une incapacité à saisir les attendus de cette science)³ d'une population pauvre vivant à quatre jours de mauvaises pistes d'une capitale distante de plus d'un millier de kilomètres, ne peuvent être seuls invoqués pour expliquer le déficit de compréhension de la vocation scientifique de l'expédition. De taxonomie il fut à peine question avec les villageois du sud. Malgré les démarches accomplies, la communication à ce sujet fut lacunaire. Elle ne put subvertir les représentations relatives au commerce du coquillage existantes, par ailleurs bien ancrées. En réalité, la collecte de ces objets s'est inscrite dans une autre représentation plus englobante et prégnante : celle portant sur la production

et le commerce mondial où les Malgaches occupent une place dominée. La mondialisation néolibérale s'invite donc ici comme cadre de compréhension de la perception des collectes, au même titre que les usages connus localement des coquillages. Les représentations de ce commerce et, au-delà, de l'économie mondiale seront ainsi au cœur du propos, mais sans « suivre la chose » (Marcus 1995 : 107), autre manière possible d'aborder la circulation des coquillages et les nouvelles formes de l'échange international.

Place du monde marin à Lavanono

Bien que les scientifiques se soient attachés à extraire de l'océan algues, mollusques, crustacés, coraux, il était évident pour les villageois de Lavanono que seuls les coquillages avaient réellement de l'importance dans l'inventaire. Les naturalistes apparaissent, comme tous les étrangers de passage (qu'ils soient touristes ou collectionneurs), friands des coquilles de cette région de Madagascar. Les habitants du lieu n'avaient aucun doute quant à l'attrait de la place pour des collectionneurs avertis, car au début des années 2000, un ancien directeur de banque italien était venu s'y installer, une partie de l'année, pour chercher des coquillages encore inconnus, auxquels il tente d'attribuer des noms et qu'il lui arrive d'échanger dans des circuits dédiés (Figure 3). C'est d'ailleurs l'un de ses collectionneurs qui attira les malacologues du MNHN vers cette zone, en vertu des découvertes originales qu'il y avait effectuées.

Face à cet engouement, dans une des régions les plus pauvres d'un pays où deux tiers des habitants vivent en dessous du seuil de la pauvreté, avec moins d'un dollar par jour (Banque mondiale 2010), les femmes se sont mises à chercher elles aussi ces coquillages pour les vendre. Elles tiennent prêts leurs sachets remplis de coquilles (volutes, cônes, porcelaines) triées selon leur taille, leurs formes et leurs couleurs pour des acquéreurs étrangers. Ces touristes, collectionneurs et autres marchands irriguent ensuite les réseaux d'amateurs connectés à Internet ou les bourses aux coquillages, après avoir acheté localement leurs pièces entre 1 000 Ariary et 5 000 AR⁴. Là, les prix augmentent pour atteindre souvent autour d'une centaine d'euros – bien que cela puisse varier en fonction de multiples critères allant de la rareté en passant par l'endémisme, la taille et la couleur de l'objet, la réputation du collectionneur, l'étendue de ce qu'il a en stock ou encore l'état de ses coquilles (un coquillage vivant valant toujours bien plus cher qu'une simple coquille)⁵.

© Ch. Demmer

Collectionneur installé à Lavanono montrant une revue dans laquelle il a publié des descriptions d'espèces (Fig. 3)

© Ch. Demmer

Femmes de Lavanono. En quête de coquillages pour la vente (Fig. 4)

de zébus réputés, qui cultivent aussi du manioc ou du sorgho pour leur autoconsommation. La pêche vivrière (au capitaine ou à la carangue, voire aux tortues) comme le commerce (de langoustes vendues 6 000 AR pièce, de thons achetés entre 5 000 AR et 40 000 AR ou d'ailes de requins pouvant atteindre jusqu'à 100 000 AR) sont pratiqués, depuis le début des années 2000 par des associations soutenues elles aussi par des programmes d'aide au développement. C'est ainsi que pirogues, filets maillants, voire masques et tubas pour la plongée leur sont financés, par le Projet « FAO/pêche » ou par le programme de « Soutien au Développement Rural » (PSDR), alimenté par la Banque Mondiale. La vente est toutefois aléatoire et se pratique auprès de collecteurs le plus souvent non déclarés. À Lavanono, quelques migrants *vezos*, venus du sud-ouest, installés

Dans un tel contexte, l'attrait pour le monde marin des *Vazahas* (étrangers) installés temporairement à Lavanono, n'affichant par ailleurs pas d'intérêt particulier pour les poissons, a été immédiatement interprété par les habitants de ce village (et, sans nul doute au-delà, chez ceux informés du passage des scientifiques) comme une « affaire » habituelle. Cette recherche de coquillages devait être destinée soit à compléter des collections personnelles, soit à alimenter le marché international. La démarche d'information préalable à la tenue de l'expédition et d'autres événements ayant eu lieu durant le séjour des naturalistes à Lavanono ne parvinrent pas à contredire cette impression.

© IHSM - Eugène Ranaivoson

Les mots et les événements d'un malentendu

En 2008, lors des repérages des lieux de collectes, l'organisateur de l'expédition et le partenaire scientifique local (IHSM, l'Institut Halieutique des Sciences Marines) se mirent d'accord pour organiser une mission de sensibilisation destinée à informer les populations du passage de navires et de plongeurs, aux larges de leurs côtes. Bien que proche dans son intention du dispositif du consentement libre préalable et informé (CLIP) auprès d'autorités locales et/ou coutumières avant bio prospection, cette mission – qui se tint un mois avant les collectes – n'avait aucune visée contractuelle⁷. Les autorités étatiques s'étaient déjà chargées d'autoriser légalement les collectes. La démarche relevait donc d'une forme de courtoisie, permettant de s'assurer de bonnes conditions de recherche (une « bonne collaboration » selon l'expression malgache utilisée pour la qualifier). Elle toucha huit communes et leurs « quartiers » (*fokontany*)⁸ dans la région Anosy, contre douze dans la région Androy (Figure 5). Elle comprenait un représentant de l'IHSM chargé d'expliciter le projet en lieu et place de l'organisateur de l'expédition. Il y avait aussi les chefs des deux régions concernées par les collectes, accompagnés des responsables des services de la pêche et du développement rural (Figure 6 et Figure 7). Les maires des communes, les chefs des « quartiers » ainsi que deux représentants des associations de pêcheurs mises en place avec le PSDR étaient expressément invités, mais nombre de villageois assistaient aussi aux réunions sans y être officiellement conviés (Figure 8).

Force est de constater qu'au regard du contenu de l'information divulgué, il fut difficile de se faire une idée précise des véritables enjeux de la collecte. En dehors de toute considération portant sur la diversité des objectifs scientifiques animant les participants de l'expédition (allant de la découverte d'espèces, à la compréhension d'un modèle biogéographique particulier, en passant par l'établissement de meilleures relations phylogénétiques entre espèces...) ou même en dehors de la diversité de leurs attentes (objectifs de découverte, de connaissance mais aussi de conservation *ex situ*), la traduction de ces finalités ne fut pas au rendez-vous. Les chefs de régions, nommés jusque-là par le gouvernement, étaient en campagne, devant désormais être élus. Ces autorités utilisèrent la présentation de l'expédition pour formuler aussi certaines promesses électorales, multipliant ainsi les sujets abordés lors des réunions. Les services de la pêche profitèrent quant à eux de cette mission pour sensibiliser les associations de pêcheurs à la nécessité d'immatriculer leurs pirogues (Figure 9). Concernant l'expédition, les divers

© Ch. Demmer

Mission de présentation. Les autorités de l'Anosy, l'écologue de l'IHSM et le traducteur de l'ethnologue (Fig. 6)

© Ch. Demmer

Mission de présentation. Le chef de région Androy, l'écologue de l'IHSM et le directeur des services de la pêche (Fig. 7)

intervenants insistaient volontiers sur la description des techniques de collecte qu'emploieraient les naturalistes ; surtout il leur arrivait de travestir ses objectifs. Ils affirmaient son caractère prospectif en vue de créer une aire marine protégée alors que cet aspect de la mission n'était qu'une éventualité lointaine. En Androy, où la situation alimentaire est très problématique, on évoqua souvent l'opportunité représentée par la recherche de lutter contre les famines chroniques des agro-éleveurs (ces derniers devant bénéficier ainsi d'une meilleure connaissance du milieu marin) :

Mission de présentation.
Public d'Androy
(Fig. 8)

© Ch. Demmer

Mission de présentation.
Directeur du service de la pêche
d'Anosy devant une pirogue
immatriculée
(Fig. 9)

© Ch. Demmer

« Vous faites la culture du maïs et du sorgho, mais il y a toujours des problèmes avec le temps, la sécheresse. Vous avez aussi des problèmes avec vos zébus. On vous les vole. Il y a peut-être une solution. Des Vazahas [étrangers] vont venir pour faire une analyse des fruits de mer. Vous, vous faites la pêche mais vous ne connaissez pas la mer. Par ailleurs le climat change, il faut regarder mieux ce qui se passe dans la mer à cause de cela. En Europe il y a la mer et dans plusieurs villes malgaches du bord de mer on est plus développé qu'ici. La mer est une richesse. Les gens qui vont venir sont des chercheurs qui vont étudier ce qu'il y a dans la mer, ce qui a de la valeur et qui peut rapporter de l'argent. Pour l'instant on ne sait rien. Vous demandez des pirogues, des filets... Ils se cassent dans la mer, sur les rochers. La richesse ce n'est pas la technique, pas les moyens de production, mais la ressource elle-même ».

Dans ces propos, répétés de réunions en réunions, avec des termes très semblables⁹, la recherche fondamentale cédait toujours le pas à la recherche appliquée ; les espèces marines étaient désignées clairement comme des « ressources » –vivrières ou marchandes, directement exploitables ou susceptibles de

le devenir après transformation par les biotechnologies— plus qu'elles n'étaient des objets de connaissance. Cette présentation « parlait » d'autant mieux aux villageois que certains lieux de passage de la mission d'information avaient déjà fait l'objet de bioprospections¹⁰.

Les naturalistes étaient donc présentés comme des « découvreurs », mais ne visant pas tant l'extension de la connaissance du vivant que la création de nouveaux marchés. Le Directeur du développement Régional de la région Androy aimait à rappeler que « ce sont les Blancs qui viennent dire ce qui a de la valeur (*lafo*) ». Ceci fait écho à ce que note Andrew Walsh (2004) au sujet du commerce du saphir dans le Nord Madagascar : du point de vue malgache, les Blancs (et les riches en général) disposent de connaissances concernant les rouages du marché qu'eux, populations pauvres, ignorent. Cette conviction ancrée dans l'absence de maîtrise sur le commerce mondial invite les Malgaches à se méfier des activités des Blancs (*a fortiori* quand elles concernent leurs ressources). Dans le cas présent, les explications données à propos de la future collecte semblaient toutefois conférer aux étrangers à venir la qualité d'experts au service de l'État et des populations plutôt que le statut de commerçants :

« Les chercheurs ne vont pas prélever de grandes quantités, seulement des échantillons. Échantillon : ça veut dire un. (...) Il ne s'agit pas de venir pêcher. Ces chercheurs sont comme des docteurs qui font une consultation, ils analysent l'état de la mer (...) Les plongeurs vont prendre des photos et vont faire analyser les échantillons dans le monde entier. (...) Ils ne prennent pas beaucoup. Ils n'exploitent pas ».

Mais que resta-t-il de ces paroles chez les villageois lorsque peu de temps après ils furent réellement confrontés aux « collecteurs » de faune marine ?

Lavanono, pourtant destinée à être la base d'exploration d'une quinzaine de naturalistes (chercheurs, étudiants, plongeurs et bénévoles) durant plusieurs semaines n'a pas fait l'objet d'une information plus soutenue que d'autres « quartiers » de communes devant être visités quelques heures. Pressé par le temps, le chef de la région Androy abrégé sa tournée juste avant de s'y rendre. Il profita d'un marché dans le village voisin pour organiser la présentation de l'expédition, en présence d'un certain nombre d'habitants de Lavanono. Les autorités locales (le maire de la commune de Tragnovaho et le chef du *fokontany* de Lavanono) restèrent sur leur faim. Les organisateurs de l'expédition, l'ayant appris, décidèrent d'organiser une fête le jour de l'arrivée des naturalistes sur le terrain ; les treize *fokontany* de la commune furent conviés à cette « cérémonie d'ouverture ». Près de mille personnes s'y rendirent¹¹. À cette occasion, un sacrifice de zébu suivi d'une bénédiction furent programmés afin d'apaiser les relations et de

Cérémonie d'ouverture à Lavanono.
Sacrifice de zébu
(Fig. 10)

© La Planète Revisité - MNHN/PNI - J.-G. Hamelin

© La Planète Revisité - MNHN/PNI - F. Behivore

Lors de la cérémonie, Ph. Bouchet organisateur de l'expédition, rappelle les buts de la mission et remercie les villageois pour leur accueil. (Fig. 11)

à revenir sur les origines de la démarche de tels collectionneurs qui s'ancre pourtant dans une époque et une histoire en partie déjà partagée : celle où les savants et autres voyageurs de l'Europe du milieu du XVIII^e siècle se rendaient en pays lointains, ramenant des objets exotiques et avec eux des spécimens de la faune et de la flore qui occupaient une bonne place dans les cabinets d'histoire naturelle (Pomian 1987). Dans les discussions personnelles que j'ai pu avoir avec les villageois pour leur expliquer la vocation des musées, la mention de vitrines où l'on montre des objets semblait pourtant les éclairer sur le but de la collecte des naturalistes. Plus exactement, savoir qu'on collectait pour exposer les coquillages fixait pour eux une intentionnalité, même si celle-ci demeurerait très étrange. Côté naturalistes, aucun parallèle ne fut tracé non plus entre la pratique des systématiciens ou taxonomistes qui identifient, nomment et classent les organismes vivants et d'éventuelles classifications ou cosmogonies locales (quand bien même celles-ci ne concernent en rien le milieu marin). Cependant il est

Le laboratoire. Journée « portes ouvertes » (Fig. 12)

© La Planète Revisité - MNHN/PNI - E. Vandell

probable que la mise en relation de ces deux approches aurait donné à comprendre, même partiellement, l'enjeu scientifique d'identification des espèces. La collecte serait plus sûrement sortie du cadre commercial pour apparaître comme une étape –indispensable– menant à un ordonnancement du monde. Mais pour les organisateurs de cette expédition marine, les paradigmes de classification de l'univers demeurent difficilement commensurables¹³. Ceci explique en partie l'absence de volonté d'explicitations plus poussées.

La journée « portes ouvertes » organisée en extrême fin de séjour se résuma à montrer des engins de collecte et de tri : les écologues de l'IHSM expliquèrent l'usage des instruments des plongeurs, des loupes binoculaires et des ordinateurs (Figure 12). Cela eut pour effet de renforcer la conviction sus mentionnée (celle d'une plus grande maîtrise des Vazahas sur l'économie) : ici ils démontraient leur importante capacité de prélèvement

des ressources, non seulement en quantité mais aussi en qualité. Là où les femmes malgaches se contentent de collecter en bord de mer et les collecteurs amateurs par 30 mètres de fonds, les bateaux de l'expédition étaient capables d'échantillonner des espèces jusqu'aux accores du plateau continental à près de 1 000 m de profondeur. Les villageois pouvaient constater non pas – comme on le leur avait suggéré lors de la mission de sensibilisation –, qu'un nouveau marché s'ouvrait, mais estimer que celui des coquillages s'étendait, ce grâce à une supériorité technologique indéniable des étrangers.

Entre l'installation et le départ des naturalistes, hormis cette journée « portes ouvertes », les contacts avec les habitants de Lavanono furent assez rares. Le temps manquait : les collectes et tris étant menés dès le réveil jusque tard après la nuit tombée. La barrière linguistique joua aussi. S'y superposa une barrière matérielle ; le lieu de vie et de travail en laboratoire des membres de l'expédition se situait sur un site d'hébergement touristique clos, un peu en retrait du centre du village (Figure 14). De surcroît, il est tenu par un français entretenant des rapports complexes avec les villageois (fondés sur une certaine dépendance et méfiance réciproques). Tout ceci concourut à maintenir une distance entre les habitants et les naturalistes.

Une dernière interaction notable eut lieu pendant peu avant le départ de l'expédition ; un « marché » (ouvert aux seuls naturalistes) fut organisé devant le laboratoire¹⁴. Il s'agissait de compléter la collecte afin de disposer de « doubles » mais aussi d'obtenir l'échantillonnage le plus exhaustif possible de la faune sous-marine du sud malgache. Ce « marché » dura plusieurs heures. Il rassembla toutes les vendeuses du village, soit 64 stands (Figure 13). Les femmes en repartirent ravies, après avoir vendu une partie de leurs collectes à bon prix. Pour certains membres de l'expédition, c'est lui qui fut responsable d'une interprétation commerciale des finalités de la collecte (confirmant le sentiment d'un intérêt poussé des naturalistes pour les mollusques à coquilles plutôt que pour d'autres invertébrés marins). L'une des personnes présentes exprima son mécontentement de voir circuler de l'argent juste devant le laboratoire de tri et de stockage des spécimens collectés : ce « marché » semblait salir sa représentation – très largement partagée dans le groupe – de la science désintéressée (au sens matériel du terme). Cette hypothèse simplificatrice de la contamination symbolique d'une pratique sur l'autre ne fait que souligner l'incapacité dont firent preuve les naturalistes, tout au long des trois semaines de leur présence à Lavanono, à lever l'incompréhension persistante des villageois face aux objectifs de l'expédition : « On nous dit que ce n'est pas du business, mais on ne sait pas ce que c'est ». Cependant ce déficit interprétatif n'est pas seulement imputable aux membres de l'expédition. S'il résulte en partie du caractère insatisfaisant des explications avancées pour les diverses raisons évoquées, il s'explique aussi par le fait que l'expédition avait tous les attributs d'une entreprise de collecte (ayant des buts lucratifs). Menée par des étrangers bien organisés et dotés de moyens financiers importants, cette dernière était fondée sur l'extraction de ressources naturelles qui allaient traverser les océans pour rejoindre l'Europe et y débiter en quelque sorte une nouvelle vie. Les visites fréquentes rendues aux naturalistes par le collectionneur italien installé à Lavanono, ainsi que sa présence tout au long de la séance d'achat des coquilles devant le laboratoire montraient qu'une proximité d'intérêts existait entre

© Ch. Demmer

Le « marché aux coquillages ».
Détail des stands
(Fig. 13)

L'entrée du lodge où résidaient
les naturalistes
(Fig. 14)

© La PR - MNHN/PNI - B. de Reviers

L'organisateur de l'expédition et
le collectionneur devant les stands
(Fig. 15)

© Ch. Demmer

ces étrangers ; elle venait confirmer la possible circulation des coquillages sur un marché international (Figure 15). Faute d'explications plus convaincantes, l'interprétation marchande des finalités de la collecte trouva là peut-être à s'imposer, comportant l'avantage de s'inscrire dans des grilles de lecture connues. Les Vazahas, avec leurs équipements impressionnants et leurs bateaux n'étaient peut être, en fin de compte, que des collectionneurs ou des revendeurs qui « produisaient » eux-mêmes leurs coquillages. À moins que ces « découvreurs » ne préparent le terrain pour d'autres après eux qui viendraient disposer de nouvelles espèces à vendre ? Menée à cette échelle, avec une telle logistique humaine et matérielle, l'expédition n'avait indéniablement pas les moyens d'extraire des espèces rares parce qu'encore inconnues sur le marché – et donc chères – en grand nombre. En réalité, celle-ci s'apparentant formellement à un « business » international (et quand bien même il n'aurait pas été question de collecte de coquillages, d'un commerce ici connu), elle avait toutes les chances d'être perçue comme relevant d'une entreprise commerciale. Les réactions des habitants de la côte lors de la mission de présentation sont à comprendre en ce sens. Elles exprimèrent sous une forme angoissée, les faibles moyens de défense des Malgaches à l'ère de la mondialisation néo-libérale devant ce qui pouvait relever d'un pillage mené par des étrangers peut-être malveillants, dans un pays où le piratage des ressources terrestres comme marines est fréquent.

Quand les représentations de la mondialisation viennent jeter le doute sur les collectes

Tous les membres de cette mission, sans exception, prirent systématiquement la peine d'insister sur le fait que les *Vazahas* qui circuleraient sur les bateaux ou sur les côtes n'allaient pas venir kidnapper les villageois pour les emmener travailler de force dans un autre pays ni les tuer pour récupérer certains de leurs organes : « N'ayez pas peur. Ne sautez pas dans les brousses.

Il n'y a pas de trafic d'organe, pas de business. Dites le à tous. Ces gens ne s'intéressent qu'à la faune et la flore. Ils vont voir ce que l'on pourra manger et ce que l'on devra protéger et ce qui va servir comme médicament ». On m'expliqua que ce message était sans doute le principal à faire passer auprès des populations rurales. Mais au moment des collectes, quelques semaines plus tard, les discussions le soir au dîner entre les membres (Malgaches) de l'IHSM à Lavanono démontrèrent que la rumeur portait aussi chez les personnes éduquées. De fait, les journaux témoignaient régulièrement de trafics de foie, cœur ou sexe démantelés. Dans ce contexte, insister, lors de la présentation de la mission naturaliste, sur le passage de bateaux qui ne visaient en rien le trafic d'organes avait son importance. Parmi les auditeurs, il y avait toujours une personne pour rappeler qu'il connaissait des pêcheurs enlevés par des navires étrangers croisant au large. Manifestement les réunions rassurèrent. Les gens disaient que la présence des autorités signifiait que le « travail » des Vazahas était sous contrôle : il était licite, démarqué de l'économie occulte ¹⁵. Ce qui, aux yeux des locaux, ne signifiait pas pour autant que les activités de l'expédition sortaient tout bonnement de la sphère économique.

Pour bien comprendre la difficulté à se départir de cette idée préalable, il faut dire quelques mots sur la manière dont les Malgaches abordent aujourd'hui l'économie mondiale et que révèlent précisément les rumeurs de vols d'organes pratiqués à une échelle aussi internationale que ne le sont les connexions économiques actuelles. Leurs craintes expriment métaphoriquement des inquiétudes fortes face aux changements économiques globaux qui affectent les rapports sociaux locaux (conduisant à la précarisation et la marginalisation). Luke Freeman pour Madagascar (2004), Julien Bonhomme pour l'Afrique de l'Ouest (2009) ou encore les Comaroff pour l'Afrique du sud (1999 et 2010) montrent que cette sorcellerie ne vient plus réguler des relations conflictuelles entre parents comme auparavant. Dans les univers sociaux post-coloniaux, cette sorcellerie se pratique entre étrangers – ce terme désignant tous ceux qui n'appartiennent pas à une communauté de référence locale. Elle symbolise l'extension sans limite du marché – qui transforme les corps en marchandise –, idée présente en germe au demeurant depuis la colonisation ¹⁶. L'extraction d'organes qui caractérise l'économie occulte inscrit dans la chair la violence des rapports marchands inégalitaires. L'imaginaire magique ancien remis au goût permet aussi de saisir pourquoi certains s'enrichissent quand d'autres s'appauvrissent toujours plus. Si les zombies sud africains dégagent une plus-value à l'état pur pour ceux qui les emploient (Comaroff 2010a : 30), ailleurs, les voleurs d'organes sont devenus riches suite à leur vente ou suite à leur transformation en médicaments onéreux ou encore après avoir donné ces organes à des êtres surnaturels capables de leur indiquer comment devenir fabuleusement riche (Freeman 2004).

La peur des vols d'organes est donc très liée à une perception aiguë de l'occupation d'une position pour le moins asymétrique dans l'économie mondiale – celle de simples pourvoyeurs de richesse. L'annonce, de villages en villages de la tenue d'une collecte de faune marine effectuée par des Vazahas au sud Madagascar pouvait donc sans problème, par la proximité des signifiants, faire entrer cette pratique extractive dans le cadre d'une entreprise à but lucratif qui ne profiterait pas aux locaux. Ce sont surtout les bateaux qui figuraient sur l'affiche du Museum distribuée en grand nombre à l'occasion de cette tournée (Figure 16) et l'insistance sur les technologies de collecte de la part des personnes en charge de présenter la mission qui permettaient de tracer un tel parallèle. C'est à leur évocation que certains villageois intervenaient lors des réunions pour rappeler les disparitions de personnes au passage de certains bateaux. Dans l'imaginaire relatif à l'économie néolibérale, les moyens de transports sont la voie d'enrichissement par excellence. Cette vision reprend la doxa économique actuelle, selon laquelle la richesse des nations ne repose

© Ch. Demmer

L'affiche distribuée lors de la mission de présentation, collée sur les murs d'une mairie (Fig. 16)

plus tant sur la production et le travail (de plus en plus dévalorisé) que sur les échanges et, surtout, la spéculation. Dans la nouvelle donne économique mondiale, faire circuler rapidement les marchandises « sans effort visible et par des moyens inconnus des gens ordinaires » (Comaroff 2010) serait plus efficace encore que de tirer profit des corps. Aussi, confrontés à un déploiement de moyens mis au service de l'extraction des coquillages et autres invertébrés, les habitants du Sud malgache, bien que rassurés par la méthode et la légalité de l'accumulation « des richesses » envisagée, pouvaient conserver l'idée que les collectes avaient une visée commerciale dont les bénéfices ne seraient pas partagés¹⁷.

Ce qu'il faut comprendre ici, à l'instar de ce que souligne Walsh (2004) citant Harry West et Todd Sanders (2003), c'est que la suspicion concernant les activités des Blancs (et des dominants en général) fait désormais partie intégrante de la manière dont les plus pauvres appréhendent leurs relations avec les plus riches. L'absence de maîtrise sur l'économie mondiale contribue au recours à l'occulte mais aussi à la mise en doute de la parole de l'Autre. Aussi, peut-on imaginer que des explications mieux étayées concernant les finalités scientifiques de la collecte naturaliste dans l'Extrême-Sud de Madagascar n'auraient pas suffi à convaincre les Antandroy. À Ambondromifehy, dans le Nord, où l'on fait commerce du saphir, les gens mettent en doute l'usage de ces pierres dans la bijouterie/joaillerie comme on le leur explique ; ils préfèrent penser que les saphirs servent dans l'électronique, voire sont utilisés pour fabriquer un matériel militaire (Walsh 2004). En vertu de l'intérêt que ces pierres suscitent (et de leur valeur pour les étrangers), ils estiment qu'elles ont un rôle plus important dans l'économie mondiale que d'être conservées par-devers soi. Et même si l'auteur explique que la suspicion fait partie de ce commerce spécifique (où il faut apprendre à mentir pour tirer un bon prix de la vente d'une pierre), celle-ci se rencontre plus largement dans des échanges tout à la fois inégalitaires et fondés sur la disjonction entre fournisseurs et consommateurs de biens.

Les villageois qui exprimèrent clairement leurs doutes quant aux finalités désintéressées de la collecte parlaient aussi d'elle comme d'un mystère. Ils pensaient qu'on cherchait à leur cacher sciemment ce qui était extrait de l'eau (Figure 17). À chacune de nos rencontres, ils m'interrogeaient sur ce que les hommes et les femmes observaient à travers leur loupe binoculaire, dans un lieu auquel ils ne pouvaient pas accéder. Ceux qui visitèrent le laboratoire lors de la journée « portes ouvertes » la veille du marché, à la fin du séjour des naturalistes, furent déconcertés de ne pas voir plus de coquillages. Deux attitudes se rencontrèrent alors. Il y avait ceux, déçus, qui espéraient se souvenir plus tard de leurs observations pour ensuite chercher puis vendre ces nouvelles espèces valorisées par les Vazahas (ces derniers demandèrent à avoir la liste des espèces collectées mais furent renvoyés aux publications ultérieures). Et puis il y avait ceux, suspicieux, qui se sentirent confortés dans l'idée qu'on leur cachait volontairement les spécimens parce qu'ils avaient une très grande valeur marchande.

Il est fort probable que les coquillages furent nimbés d'une promesse d'enrichissement précisément parce qu'ils étaient insuffisamment visibles et, pour la plupart, inaccessibles en l'état actuel des techniques de collecte malgaches. Walsh (2004), le rappelle : les rapports asymétriques sont interprétés à Madagascar comme en d'autres lieux défavorisés comme étant la conséquence d'une répartition inégale des *connaissances* nécessaires à la maîtrise sur le fonctionnement du marché (la pauvreté limitant en retour aussi la possibilité d'accumuler des savoirs). Mais on peut aussi penser que le sentiment d'être tenu volontairement à distance des collectes par les naturalistes a été renforcé du fait même de la position dominée qu'occupent les Malgaches dans le champ économique, générant alors le sentiment que l'on cherchait à les tromper. Avoir vu dans le laboratoire autre chose que des coquillages (ou ne pas en avoir vu beaucoup) plutôt que de participer à la remise en cause d'une vision de la

Bac de tri dans le laboratoire (Fig. 17)

© La Planète Revisité - MNHN/PNI - L. Charles

collecte comme entreprise de commercialisation des mollusques à coquilles, a pu conduire certains visiteurs à penser qu'ils avaient bien raison de se méfier de ceux (les étrangers) qui manifestement dissimulent ce qu'ils savent et font pour mieux asseoir leur domination. Cette suspicion ne s'accompagna pas de spéculations concernant l'itinéraire de circulation des coquillages ni de considérations sur leur prix futur alors même que les villageois ignoraient les prix que peuvent atteindre leurs coquilles hors de Madagascar (Figure 18). Les femmes interrogées estimaient que ce qu'elles vendent au mieux 5 000 AR vaut entre 30 000 AR et 60 000 AR auprès d'un amateur. Selon les collectionneurs européens locaux interrogés, certaines porcelaines rares peuvent, en réalité, atteindre 15 000 euros sur le marché international ; les cônes les plus chers peuvent valoir entre 1 500 et 2 000 euros en Europe et aux États-Unis, les prix médians les plus hauts se situant autour de 800 euros. Mais les bourses aux coquillages ne faisaient pas rêver. Peut-être, tout simplement, sont-elles méconnues ? Mais on peut aussi imaginer que ce commerce reste, aux yeux même des locaux assez modeste et peu lucratif ; la majeure partie des coquilles ne dépasse pas la centaine d'euros et n'a pas vocation à circuler largement. Les coquillages ne sont pas transformés pour être réintroduits dans des activités économiques génératrices de profit (contrairement à un minerai comme le nickel par exemple). De surcroît, dans les bourses aux coquillages ne s'échangent pas des titres mais des choses. On ne peut donc – même toutes proportions gardées – voir dans ces échanges une illustration d'une forme de « capitalisme de casino » (Susan Strange 1986) où se pratiquerait un enrichissement par la simple spéculation, sans travail, tel que l'exprime cette métaphore. C'est pourquoi la suspicion d'une forte valeur marchande des coquillages collectés par les naturalistes ne pouvait que concerner les spécimens eux-mêmes. Le chef de région Androy l'avait en quelque sorte souligné en disant que la richesse (de la mer) réside dans la chose trouvée ; il sous-entendait par là, la capacité des *Vazahas* à découvrir des marchandises nouvelles par des moyens hors de portée du commun des mortels (recours à la technologie) mais aussi leur pouvoir de conférer une valeur – potentiellement marchande – à des objets qui n'ont localement même pas de valeur d'usage (en mobilisant des connaissances).

© Ch. Demmer

Containers remplis de spécimens.
Stockage à Fort Dauphin en attente
du départ pour la France
(Fig. 18)

NOTES

Photo d'ouverture : Habitant de Lavanono regardant depuis sa pirogue le navire océanographique de l'expédition *Atimo Vatae*. Vision en abîme dans laquelle un bateau de recherche est aussi le symbole de la puissance économique des étrangers. (Cl. J.-G. Hamelin)

1. On décomptait plus d'une soixantaine de participants locaux et internationaux (avec une dominante française). Aux naturalistes professionnels et amateurs chargés de collecter les spécimens et d'effectuer un premier tri en laboratoire ainsi que de prélever des tissus, il faut ajouter les équipages des navires, les pilotes, chauffeurs, manutentionnaires et aides divers qui représentaient une bonne cinquantaine de personnes. Voir le site Internet <http://laplaneterevisitee.org/> consulté le 9 mars 2013.
2. Cette étude s'inscrit dans le projet ANR "Expébiodiv. Étude pluridisciplinaire des grandes expéditions naturalistes contemporaines". ANR-09-SSOC-052, financé de janvier 2010 à novembre 2013 par l'Agence Nationale de la Recherche, programme "Sciences, Technologies, et savoirs en Société. Enjeux actuels, questions historiques".
3. Dans un rapport du ministère de l'agriculture de l'élevage et de la pêche datant de 2003 concernant les régions Androy et Anosy confondues (<http://www.maep.gov.mg/anosy.pdf>), on note un taux de scolarisation dans le primaire inférieur à 30 %.
4. 1 000 Ariary valent moins de 40 centimes d'euros. Un SMIC malgache est compris entre 80 000 et 100 000 AR, soit 35 euros.
5. Je cite ici des critères évoqués par deux collectionneurs italiens vivants à Madagascar.
6. Les monographies qui font état de données d'écologie culturelle concernant l'Anosy sont rares. La plus célèbre est aussi la plus ancienne (Flacourt 1661). Voir aussi pour des données archéologiques et historiques alliées à de la sociologie Rakotoarisoa (1998). Les travaux les plus connus concernant l'Androy datent des années 1980 (Heurtebize 1986).
7. Les CLIP sont des dispositifs réclamés principalement par les mouvements autochtones concernant toute activité extractive menée sur leurs terres – et ce même dans le cas d'accords passés entre leur gouvernement et les entreprises concernées. Si leurs États acceptent légalement ce principe (ce qui n'est pas le cas à Madagascar où il n'existe pas de réglementation sur la valorisation de la diversité biologique), les demandes de consentements locaux se soldent par une autorisation ou un refus écrit d'exploiter la ressource. De manière générale les CLIP sont censés permettre aux populations concernées de conserver un accès durable aux ressources voire d'obtenir un rôle dans la gestion de ces ressources. Ils sont réclamés aussi pour garantir une compensation financière en cas de bénéfice commercial. Le principe du CLIP est reconnu dans de nombreux accords internationaux : la Déclaration des Droits des Peuples Autochtones des Nations Unies, la Convention 169 de l'Organisation Internationale du Travail et la Convention sur la Diversité Biologique. (Alexiades, Peluso 2002).
8. Le *Fokontany* est un territoire qui abrite une entité politique de corésidents – le *fokon'olona* ou *fokonolona* (Condominas 1961). Dotée d'un chef nommé, cette entité possède souvent encore une dimension segmentaire. Primitivement limitée à l'Imerina, l'institution s'est modifiée quand les souverains ont marqué leur pouvoir sur le territoire, puis quand les migrations internes ont amené dans les fokontany des résidents non descendants directs de l'ancêtre fondateur (le *tompon – tany*, maître de la terre).
9. L'intégralité des réunions a été enregistrée ; les propos ont été traduits par Jérôme Sambo, guide touristique agréé de la région Anosy, employé comme traducteur tout au long de mes deux séjours.
10. L'une d'elle avait permis d'identifier autour de Fort Dauphin l'algue *Euchema sp.* dont l'agar agar sert dans certains produits pharmaceutiques.
11. Les informations (rapport, films, discussions) concernant cette cérémonie proviennent de David Dumoulin, sociologue et maître de conférence à Paris 3 - IHEAL / CREDAL, membre de l'ANR expébiodiv, présent lors de cette cérémonie.
12. Les autochtones du lieu (les *tompo*, les maîtres, propriétaires ou encore gardiens), en liens avec les ancêtres sont ceux qui autorisent rituellement l'accès aux ressources de la terre, de la mer, de la côte ou encore des forêts (Ottino 1998 : 56). Ici ce sont les *tompon jia*, maîtres de la mer, qui devaient procéder aux bénédictions. Mais des conflits internes (concernant la reconnaissance du niveau politique infra-étatique) repoussèrent la réalisation de cet acte hors du cadre de la cérémonie...
13. Depuis le milieu des années 1970, le courant relativiste en sociologie des sciences présente ces dernières comme des systèmes de croyances propres aux groupements sociaux qui y adhèrent (Barnes 1974, Bloor 1976, Collins 1985).
14. Je signale ici mon rôle relativement proactif dans la tenue de la journée « portes ouvertes » et dans l'organisation du « marché ». Poussée en partie par mon traducteur avec lequel je circulais dans le village (mais tout à fait consciente de sortir de mon rôle d'observatrice)

- je me suis retrouvée en position intermédiaire entre les naturalistes et les villageois. Je leur expliquais systématiquement les motifs de la présence du Muséum après avoir demandé ce qu'ils en comprenaient. Constatant l'incompréhension des motifs de la collecte et une certaine curiosité pour ce qui était collecté, j'ai sollicité la mise en œuvre de la journée « portes ouvertes ». Ensuite, après avoir accompagné certains naturalistes dans un village voisin allant acheter des coquillages, il m'a été demandé de défendre auprès des organisateurs de l'expédition la tenue d'un « marché » à Lavanono, pour que les femmes puissent gagner quelque argent.
15. L'économie occulte renvoie à des pratiques impliquant la mobilisation de moyens magiques à des fins matérielles. Il s'agit d'une production des richesses réalisée à l'aide de techniques mystérieuses ou hors de portée du commun des mortels ou encore de pratiques financières enchantées qui promettent des gains sans effort (Comaroff 2010 : 29 et 59).
 16. James Leach par exemple, rappelle que sur la Rai Coast en Nouvelle-Guinée, les Blancs sont souvent désignés par le terme *moniman* (money man) qui renvoie autant à la possession de richesses qu'à l'imaginaire local concernant les relations entre Blancs vues comme étant fondées sur les échanges monétaires (Demmer et Salaün 2007 : 133).
 17. Un employé sur un des bateaux de l'expédition rapporta qu'après avoir trouvé un coquillage, un étudiant de l'institut halieutique de Tuléar lui dit « ah, tu as de la chance », ce à quoi il rétorqua « quelle chance ? Cela ne me rapporte pas d'argent. C'est eux qui ont de la chance ! ».

RÉFÉRENCES

- Alexiades, M. N., Peluso, D. M. 2002 Prior Informed Consent : The Anthropology and Politics of Cross-cultural Exchange ». In Laird, S. A. (dir.), *Biodiversity and Traditional Knowledge*, Annexe 7, Londres, Earthscan Publications, Ltd.
- Appadurai, A. 1986 Introduction: Commodities and the Politics of Value. In Arjun Appadurai (dir.) *The Social Life of Things. Commodities in Cultural Perspective*. Cambridge: Cambridge University Press : 3-63.
- Banque Mondiale. *Madagascar : vers un agenda de relance économique*, mis en ligne le 21/06/2010. http://www.vatofototra.com/index.php?option=com_docman&task=doc_view&gid=23&tmpl=component&format=raw&Itemid= consulté le 2 mai 2012.
- Barnes, B. 1974 *Scientific Knowledge and Sociological Theory*. Londres : Routledge et Kegan Paul.
- Bloor, D. 1976 *Sociologie de la logique. Les limites de l'épistémologie*. Paris : Pandore.
- Bonhomme, J. 2009 *Les Voleurs de sexe. Anthropologie d'une rumeur africaine*. Paris : Seuil (La librairie du XXI^e siècle).
- Collins, H. 1985 *Changing Order. Replication and Induction in Scientific Practice*. Londres : Sage Publications.
- Comaroff, J., Comaroff, J. L. 2010a *Zombies et frontières à l'ère néolibérale. Le cas de l'Afrique du Sud post-Apartheid*. Paris : Les prairies ordinaires.
- 2010b Bétail, perles et pièces de monnaie : l'équivalence et les transformations de la monnaie dans les territoires coloniaux d'Afrique du Sud, *Anthropologie et Sociétés* 34 (2) : 21-45.
- 1999 Occult Economies and The Violence of Abstraction : Notes from The South African Postcolony. *American Ethnologist* 26 (3) : 279-301.
- Condominas, G. 1961 *Fokon'olona et collectivités rurales en Imerina*. Paris : Orstom.
- Demmer, C., Salaün, M. (dir.) 2007 *À l'épreuve du capitalisme. Dynamiques économiques dans le Pacifique*. Paris : L'Harmattan (Cahiers du Pacifique sud contemporain, 4).
- Flacourt (de) E. 2007 [1661] Histoire de la Grande Isle Madagascar. Paris, : Inalco/Karthala.
- Freeman, L. 2004 Voleurs de foies, voleurs de cœurs, *Terrain* 43 [en ligne]. Mis en ligne le 5 septembre 2008. <http://terrain.revues.org/index1843.html>. Consulté le 12 septembre 2010.
- Fuglestad, F. 1998 The Tompon-Tany and the Tompon-Drano in the History of Central and Western Madagascar. *History in Africa* 9 : 61-76.
- Heurtebize, G. 1986 *Quelques aspects de la vie dans l'Androy* (Extrême-Sud de Madagascar). Tananarive : Musée d'Art et d'Archéologie de l'université de Madagascar (Travaux et Documents, 24).
- Leach, J. 2006 Vies et viscères. Récits d'extraction d'organes sur la Rai Coast de Papouasie Nouvelle-Guinée. In C. Demmer & M. Salaün (dir.) *À l'épreuve du capitalisme. Dynamiques économiques dans le Pacifique*, Paris : L'Harmattan (Cahiers du Pacifique sud contemporain, 4) : 130-158.

- Marcus, G. 1995 Ethnography in/of The World System: The Emergence of the Multi-Sited Ethnography. *Annual Review of Anthropology* 24 : 95-117.
- Ottino, P. 1998 *Les champs de l'ancestralité à Madagascar. Parenté, alliance et patrimoine*. Paris : Karthala/Orstom.
- Pomian, K. 1987 *Collectionneurs, amateurs, curieux : Paris-Venise, XVI^e - XVIII^e siècles*. Paris : Gallimard.
- Rakotoarisoa, J.-A. 1998 *Mille ans d'occupation humaine dans le Sud-Est de Madagascar*. Paris : L'Harmattan.
- Strange, S. 1986 *Casino Capitalism*. Oxford : Blackwell.
- Trichet, J., Leblic, I. (dir.) 2008 Dossier spécial environnement dans le Pacifique sud. *Journal de la société des océanistes*, 126-127.
- Walsh, A. 2004 In the Wake of Things: Speculating in and about Sapphires in Northern Madagascar, *American Anthropologist* 106 (2) : 225-237.
- West, H., Sanders, T. 2003 Power Revealed and Concealed in The New World Order. In H. West & T. Sanders (dir.) *Transparency and Conspiracy : Ethnographies of Suspicion in the New World Order*. Durham, NC : Duke University Press : 1-37.

Sites

<http://www.maep.gov.mg/anosy.pdf> consulté le 9 mars 2013

RÉSUMÉ

Coquillages savants ou coquillages marchands? Une expédition naturaliste au prisme du commerce mondial à Madagascar.

En 2010, des naturalistes du Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris ont organisé une mission de découverte et d'inventaire des invertébrés marins dans le grand sud de Madagascar. Ce texte interroge l'interprétation que les Antandroy ont faite de cette exploration. À l'ère de la valorisation politique des ethnosciences depuis la Convention sur la Diversité Biologique de 1992 et, plus largement, à travers les débats ayant cours sur le relativisme en science, de telles perceptions nous intéressent. Mais confrontés à une pratique de recueil de spécimens les locaux interrogèrent les motifs des collectes et non les objectifs de la taxonomie occidentale ou ses méthodes.

Cet article, fondé sur l'étude d'une situation, analyse les raisons pour lesquelles les villageois n'ont cessé de soupçonner une finalité marchande à ces collectes. Il revient sur le contexte où s'est déroulée la mission afin d'exposer la matrice interprétative sur laquelle se sont greffées des interactions entre naturalistes et Antandroy qui n'ont pas pu subvertir une idée préconçue. Il montre que la logique marchande, présidant à la circulation des coquillages de cette région depuis que ceux-ci intéressent les collectionneurs du monde entier, a engagé l'interprétation de la démarche des naturalistes par les locaux sur une voie économique. Il souligne que les explications fournies par les membres de l'expédition ont été trop lacunaires et trop divergentes pour contredire cette interprétation. Ce texte démontre enfin que le contexte économique global, qui rend toujours plus précaire la vie des Malgaches, vient encore renforcer la compréhension marchande des finalités des collectes. Est défendue ici l'idée que la rencontre – mettant en présence les autochtones avec des étrangers dotés de moyens importants, s'installant pour extraire des choses de l'océan (des coquillages pense-t-on mais lesquels?) qu'ils emporteront chez eux et dont on ne saura plus rien –, rappelle le défaut de maîtrise sur les ressources en général. Il renvoie aussi les plus dominés à leur méconnaissance des mécanismes d'acquisition de la valeur dans l'économie mondiale (comblée souvent par le recours au registre explicatif occulte). Et si ce sont bien ces mystères entourant les spécimens collectés et leur destin qui ont invité les Malgaches à inscrire les collectes naturalistes dans un cadre marchand, cette opacité est autant l'expression d'une position asymétrique dans les rapports internationaux que la conséquence d'un défaut d'explicitation des attendus de la collecte.

ABSTRACT

Scholars shells or shellfish merchants? A naturalist expedition through the prism of global trade in Madagascar.

In 2010, naturalists of the National Natural History Museum of Paris organized a mission of discovery and inventory marine invertebrates in the Deep South of Madagascar. This article question the interpretations that the Antandroy villagers made of this exploration. This issue is of interest to anthropologists and other scientists, as since the Convention on Biological Diversity of 1992, ethnosciences are highly valued and fuel current debates on scientific relativism. Quite evidently, the local villagers, confronted by the practice of collection of sea-shell specimens, questioned the objectives for these collections rather than the categorization of western taxonomy or its methods. This article, based on the study of a specific situation, analyzes the reasons for which the villagers persisted in suspecting the scientists of being motivated by business incentives. It also describes the context in which the expedition took place, and explains the preexistent interpretative grounds, the local understanding on which the scientists' explanations had very little effect, and did not manage to reverse preconceptions. Furthermore, it shows that business motivation (which underlies the circulation of shells in the region since they have been of interest to collectors around the world) has influenced the local's interpretation of the naturalists' expedition. The text underlines that the explanations supplied by the members of the expedition were both incomplete and divergent, and did not manage to invalidate the villagers' interpretation. Finally, this paper demonstrates that the global economic environment, very unfavorable for the Malagasies, contributes to strengthen the understanding of the monetary purpose of collecting sea-shells. It argue that the encounter between natives and foreigners, endowed with considerable means, settling down to extract items (maybe shells, but which ones?), which will be taken away and about which nothing more will be said—, echoes with the lack of control on resources generally and the lack of understanding, by dominated people, of the mechanisms of value-building in the globalised world economy. This lack is often filled by turning to the explanatory register of the occult. The mystery surrounding the invisibility of the sea shell specimens and of the lack of explanation on their final destination has invited the Malagasies to interpret the naturalists' collections solely through the business frame. But this mystery is as much symptom of the asymmetrical positions in international relations as the consequence of a lack of explanation on the collector's part.

MOTS CLÉS

Collectes naturalistes, interprétation locale des collectes, pratiques d'extraction, circulation des coquillages, inégalités économiques, mondialisation

KEYWORDS

Collect naturalists, local interpretations of collections, extraction practices, circulation of shells, economical disparities, globalization